

Le Baron et la Princesse



Jean Béraud (1849-1935), *Bois de Boulogne* (s.d.),
collection particulière.

LE BARON ET LA PRINCESSE

JE PARCOURAIS LE BOIS de Verrières. C'était un dimanche, et ce jour-là cette délicieuse promenade est le rendez-vous de tous ceux qui possèdent aux environs un château, une petite villa, ou tout simplement un pied-à-terre où l'on va oublier une fois par semaine le bruit, l'activité et la poussière de Paris. Le beau village de Châtenay, le bourg de Sceaux, le charmant hameau d'Aulnay, Antony, Bièvre, Verrières, le Plessis-Picquet et jusqu'à Fontenay *qu'embellissent les roses*, tous les lieux voisins de la forêt lui fournissent fidèlement leur contingent hebdomadaire de promeneurs, les uns se prélassant dans de somptueux équipages, les autres caracolant sur des chevaux anglais ou trottant sur de pauvres montures campagnardes, d'autres enfin cheminant modestement à pied. Les *bourgeois* ne sont pas les seuls qu'attire le bois de Verrières par la fraîcheur de ses belles futaies et la magnificence de ses points de vue : aussi rencontre-t-on çà et là dans les grandes allées ombrueuses des compagnies de paysans endimanchés, qui font retentir les échos de leurs chansons grivoises et de leurs quolibets gaillards.

Je me promenais seul à pied, m'arrêtant de temps en temps pour suivre des yeux une svelte calèche, un léger tilbury, ou une joyeuse cavalcade lancée à travers bois. Ennuyé enfin de tout ce monde, et voulant jouir d'un peu de solitude, je tournai mes pas vers un chemin moins fréquenté ; j'arrivai sur la lisière de la forêt du côté où des coupes récentes permettent d'admirer le beau panorama de la vallée de Jouy, si heureusement encadrée par les montagnes verdoyantes et bornée à l'horizon par l'aqueduc de Buc. Là, convié par l'herbe tendre, je m'assis au pied d'un chêne. Après avoir admiré quelques instants le paysage, je tirai de ma poche un recueil de poésies, pour ne pas lire.

Tout entier à ma rêverie, je n'avais pas d'abord remarqué deux personnes qui étaient venues s'asseoir à peu de distance de moi, et qui sans doute ne m'avaient pas aperçu moi-même. Leur conversation singulière attira bientôt mon attention. C'était un jeune homme et une jolie femme, tous deux en costume villageois. Le jeune gars portait un pantalon de toile grise, une blouse bleue, une cravate rouge et un chapeau de paille. Il avait une physionomie douce et mélancolique, le teint pâle, une tournure presque distinguée : sous d'autres habits, il eût fait bonne figure dans un salon. Sa gentille compagne, quoique simplement vêtue, était mise avec une espèce de recherche : sur sa robe blanche, elle portait un tablier de soie gris-perle ; son bonnet de paysanne était des plus gracieux ; de courtes mitaines en filet noir contrastaient coquettement avec l'ivoire de ses bras.

Voici ce que je surpris de la conversation de ces deux personnages, et cela, je vous assure, avec beau-coup d'indiscrétion ; je n'étais pas venu me promener au bois de Verrières pour me boucher les oreilles, parce qu'il plaisait à deux jeunes gens de diriger leur promenade du même côté que moi.

— Que j'ai de plaisir à vous revoir, belle Princesse ; il y a si longtemps que je vous ai quittée ! Vous êtes bien bonne d'être venue à ce rendez-vous !... Ah ! j'ai cruellement souffert !

— Je vous ai plaint sincèrement, mon pauvre Baron, et j'ai souvent pensé à vous. Mais, franchement, je croyais qu'après six mois d'absence vous nous auriez oubliés. Ne vous voyant pas revenir, je me disais : Il est guéri sans doute, et il a trouvé à s'engager ailleurs.

— Ah ! Princesse, c'est mal de m'avoir jugé ainsi ! Ne vous souvenez-vous plus qu'en partant je vous ai promis de revenir aussitôt que je le pourrais ?

— Je m'en souviens ; mais rester six mois sans donner de vos nouvelles, c'est bien long ! Et si je ne vous ai pas oublié, mon père...

— Quoi ! votre père aurait-il choisi quelqu'un ?

— Non, pas encore ; mais il était temps, car moi-même...

— Méchante !

— Allons, ne m'en voulez pas, puisque la place est libre.

— Il me tarde de reprendre mes fers, et si vous êtes assez aimable pour parler à votre père en ma faveur, je vous servirai aussi fidèlement que par le passé. Rien ne me rebute : votre père est exigeant, mais il fera de moi ce qu'il voudra. Vous verrez de quoi je suis capable : qu'on me mette à l'épreuve, et personne, croyez-le bien, ne pourra...

— Modérez-vous, mon cher Baron : quel zèle ! Mais je crains bien qu'un trop grand feu ne nuise à votre santé.

— Vous riez, Princesse : vous vous moquez de mes souffrances.

— Non certes, et puisque vous le voulez, je parlerai à mon père : vous savez qu'il fait tout ce que je désire.

— C'est précisément pour cela que je tenais à vous voir avant de me présenter à lui. Je savais qu'une fois d'accord avec vous, je pouvais espérer d'être accueilli favorablement.

Ils en étaient là de leur entretien, lorsque s'étant tournés de mon côté, ils m'aperçurent : ils se levèrent alors et s'éloignèrent à pas lents.

Évidemment j'avais assisté à une scène étrange : une princesse et un baron déguisés en paysans, se donnant rendez-vous dans une forêt parisienne pour parler de leurs amours, en style du XVIII^e siècle ! Il ne manquait aux acteurs de cette pastorale, imitée de Watteau, que de la poudre et des mouches ; le jeune homme aurait dû se munir d'une houlette ornée d'un ruban rose, et je regrettais que la belle eût laissé dans son palais sa quenouille et son fuseau. « Quoi ! me disais-je, de telles choses se passent en plein XIX^e siècle, en l'an de grâce mil huit cent quarante-quatre ! Les bergeries de madame Deshoulières sont ressuscitées. »

Fort contrarié de ne pouvoir pénétrer ce mystère, je regardais de tous mes yeux le jeune couple cheminer dans le bois. Je vis passer auprès d'eux un garde forestier qui les salua, leur dit quelques mots, puis continua sa route. Ah ! voilà peut-être un homme qui m'apprendra quelque chose. En une seconde, je suis sur pieds et je cours étourdimement à sa rencontre, sans songer même que j'oublie sur l'herbe le livre charmant que j'avais été si heureux de ne pas lire.

— Vous connaissez ces deux personnes, monsieur ?

— De qui me parlez-vous, monsieur ?

— De ce jeune homme et de cette dame qui descendent la colline du côté de Bièvre.

— Sans doute je les connais.

— De grâce, monsieur, dites-moi qui ils sont, si cela vous est possible, sans vous compromettre.

— Très possible, monsieur.

Le garde m'examinait d'un air ébahi et ne comprenait rien à mon impatiente curiosité.

— Mais d'abord, lui dis-je, les connaissez-vous bien ?

— Certainement et depuis longtemps, à telles enseignes que j'ai servi dans le régiment du père du jeune Baron, et que la belle Princesse est la marraine de mon petit Charlot.

— Ah !

— Vous voyez que je dois les connaître. Mais, monsieur, sans vous offenser, pourquoi me demandez-vous...

— En effet, cela doit vous paraître un peu... singulier. Je suis curieux, indiscret, n'est-ce pas ?

— Oui, un peu, comme vous dites. Pourtant, si vous y tenez bien...

— Assurément, oui, j'y tiens. Mais pour justifier ma curiosité, je veux d'abord vous raconter ce qui vient de se passer entre ces deux personnages. Après tout, le hasard seul m'a rendu leur confident, et le hasard ne m'a pas recommandé le secret ; d'ailleurs, les choses paraissent en bon train, et ce sera bientôt un bruit public.

Je lui rapportai tout au long la conversation que j'avais surprise. Pendant mon récit, le garde souriait d'un air malin ; il eut plusieurs fois l'envie de m'interrompre, mais il se contint et me laissa achever ma narration.

— Eh bien ! lui dis-je en finissant ; qu'avez-vous maintenant à m'apprendre du baron et de la princesse ? Qui sont-ils ? Pourquoi ce déguisement ? Quel est ce mystère d'amour ? Parlez.

— Je n'ai pas grand-chose à vous dire, monsieur, si ce n'est qu'il n'y a dans tout cela ni princesse, ni baron, ni déguisement, ni amour.

— Mais vous-même, tout à l'heure, ne parliez-vous pas du baron et de la princesse ? Il y a là-dessous une énigme...

— Que vous ne devinerez pas, je le vois. En voici l'explication toute simple. Ce jeune garçon se nomme Baron. Il était, il y a quelques mois, ouvrier chez le père André, maréchal ferrant à Bièvre. L'ardeur du feu de la forge l'a touché à la poitrine, et il est allé se faire soigner dans un hospice de Paris. On lui a promis d'attendre son rétablissement et de lui conserver sa place ; mais le père André, qui a beaucoup de besogne cet été, est sur le point d'engager un autre ouvrier. On a écrit à Baron pour l'en avertir, et il s'est hâté de revenir ici ; mais il n'a pas osé se présenter toute de suite chez son bourgeois parce qu'il est encore un peu malade, et il a mieux aimé voir d'abord la demoiselle qui fait le chaud et le froid dans la maison et qui décidera probablement son père à le reprendre.

— Ainsi la princesse...

— Est tout bonnement mam'selle André. On l'appelle ainsi à cause du sobriquet de son père : maître André est un petit bossu, et chez nous les bossus sont surnommés *princes*. Vous voyez maintenant pourquoi le jeune Baron parlait de reprendre ses fers, et pourquoi la Princesse craignait qu'un trop grand feu ne compromît sa santé.

Là-dessus mon interlocuteur me quitta en riant de ma mystification.

— Après cela, dis-je, quel prince ne voudrait être le baron de cette princesse !

Le Baron et la Princesse,

d'Henri-François-Alphonse Esquiros (1812-1876),
est paru dans le recueil *Le Château enchanté*,
en 1877, à Paris.

ISBN : 978-2-89668-580-6
© Vertiges éditeur, 2018

Dépôt légal – BANQ et BAC : premier trimestre 2018

– 0581°lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org